

Rencontres apprenantes 25 et 26 avril 2024, Anost

Compte rendu dessiné par Clémence Roussotte



Visite apprenante #4 Maison du Patrimoine oral de Bourgogne

25 et 26 avril 2024

*Fiche synthèse issue de la visite apprenante organisée par l'UFISC et
La Maison du Patrimoine Oral de Bourgogne, à Anost
(dans le Morvan, département de Saône-et-Loire,
région Bourgogne-Franche-Comté).*

Thématique de la visite : **Ruralités et communs culturels**

*La quatrième visite apprenante de l'UFISC, organisée avec et à la Maison du Patrimoine oral de Bourgogne a exploré notamment le **patrimoine immatériel**, vécu comme une ressource communautaire.*

Elle a aussi choisi des voies inédites par l'imaginaire et le sensible pour inclure nos liens avec le non-humain dans le commun.



| | |
|---|-----------|
| Introduction - Un lieu « hors cadre » mais surtout pas « hors sol » | 3 |
| 1. Première journée | 4 |
| 1.1. Partie 1 | 4 |
| <i>Du non-vivant comme sujet de science-fiction</i> | 4 |
| <i>Une expérience inspirante : Entre nous soit dit</i> | 4 |
| <i>(Multi)pistes de réflexion</i> | 6 |
| <i>Coudrier : les communs de l'eau</i> | 7 |
| <i>Communs culturels, communs naturels, mêmes combats ?</i> | 9 |
| 1.2. Partie 2 – Atelier participatif « Contes et science-fiction » | 10 |
| <i>Aliens familiers aux Settons</i> | 10 |
| <i>Il était une fois, I</i> | 11 |
| <i>Il était une fois, II</i> | 12 |
| <i>Il était une fois, III</i> | 13 |
| <i>Il était une fois, IV</i> | 15 |
| <i>Il était une fois, V</i> | 16 |
| 2. Seconde journée | 21 |
| 2.1. Partage sensible : « de notre rapport à l'autre qu'humain » | 21 |
| 2.2. Récit et partages d'expériences de David Gé Bartoli | 22 |
| <i>Trajet de vie</i> | 22 |
| <i>La rencontre et l'importance du tiers</i> | 23 |
| <i>Premier livre : Le Toucher du monde, techniques du naturer</i> | 24 |
| <i>Une énergie multi-spécifique pour faire communs ou communautés de vies</i> | 25 |
| <i>Deuxième ouvrage : La Condition terrestre</i> | 26 |
| <i>Le Parlement de Loire</i> | 28 |
| <i>Marcher depuis la nuit des temps</i> | 29 |
| 2.3. La parole en « habits du dimanche » | 30 |
| Ressources | 35 |

Ruralités et communs culturels

Un lieu « hors cadre » mais surtout pas « hors sol »

Plantons le décor : nous sommes à la Maison du Patrimoine oral de Bourgogne, nichée dans le cœur du village d'Anost, dans le Morvan, ce massif ancien âpre qui contraste avec la Bourgogne des vignes. Enclave forestière et agricole, **le Morvan draine un imaginaire de pays rude, imprégné d'une forte tradition : des chansons ont déploré la fuite de son bois et de ses nourrices réputées vers la capitale.**

En 2024, cet imaginaire subsiste. Bien évidemment, le Morvan a aussi attiré des néo-ruraux, résidences secondaires et se voit traversé par des cohortes de randonneurs. Mais le dépeuplement a laissé son empreinte, comme le montre l'habitat très dispersé et souvent abandonné.

C'est donc dans ce village disséminé sur 37 hectares et 45 hameaux que s'est installée la Maison du Patrimoine oral de Bourgogne (MPOB), « utopie ancienne qui date de l'envie d'association autour des cultures populaires locales dans les années 70, pour rappeler que les cultures d'ici étaient des cultures », selon les mots de sa directrice Caroline Darroux. La MPOB a été fondée par cinq associations, qui en sont toujours membres de droit, et a obtenu un lieu avec l'aide du Parc naturel du Morvan.

Son ambition ? Penser un écomusée de nouvelle génération, offrant aussi de la production intellectuelle et des espaces de rencontre.

En 2019, la MPOB a obtenu le label « Ethnopôle » (ou Pôle national de recherche et de ressources en ethnologie) du ministère de la Culture. Il s'agit de la reconnaissance d'une capacité à mener des recherches avec des habitant·es des territoires, « hors cadre », qui se traduit par des actions culturelles et artistiques comme par « des objets scientifiques pas toujours identifiés ». La recherche effectuée à la MPOB se base sur les sciences humaines et sociales, notamment l'ethnologie, mais essaie de les emmener ailleurs par la pratique artistique et l'éducation populaire.

« La MPOB, précise Caroline Darroux lors de son accueil, offre à la fois un lieu d'expositions et un centre de ressources de la tradition orale en Bourgogne. **Notre objet est de donner de la visibilité à ce qui est enfoui, toujours considéré comme “subalterne”.** Nous sommes une boîte à projets : les associations et collectivités qui ont “mal à leur ethnologie” viennent ici, et nous essayons de construire des questions, sinon des réponses, avec elles : nous avons par exemple travaillé avec des élu·es et la communauté bulgare récemment arrivée pour se connaître, se parler, parler de nos cultures. »

Autre axe important de l'activité : les langues régionales. La MPOB s'en est saisie via une section, « langues de Bourgogne » et travaille ardemment sur ces langues un peu fantômes, encore parlées dans l'espace privé, et qui donnent à voir des réalités du territoire moins perceptibles en français.

1. Première journée

1.1 Partie 1

Du non-vivant comme sujet de science-fiction

Se connaître, se parler, parler de nos cultures, c'est aussi l'objet de cette quatrième visite apprenante organisée par l'UFISC, que présente Grégoire Pateau en introduction : regroupement de fédérations et organisations professionnelles du champ culturel aux pratiques inscrites dans l'économie sociale et solidaire et la mise en œuvre des droits culturels. Plusieurs d'entre elles sont représentées à cette quatrième visite (FAMDT, CITI). L'UFISC s'est notamment emparée de la notion de « projet culturel de territoire », et ces visites apprenantes en sont l'un des outils, en coopération avec des acteur·ices désireux d'explorer une thématique singulière.

Celle proposée par la MPOB est la notion de patrimoine immatériel, mais au-delà d'une vision traditionnelle : montrer qu'il s'agit de quelque chose de vivant qui s'hybride avec d'autres cultures comme communs.

La spécificité de cette quatrième visite est son pas de côté « par-delà nature et culture » pour entremêler des entités non humaines (l'eau, la forêt, le loup...) au patrimoine matériel et immatériel. Comment réfléchit-on à ce patrimoine et à ce qui fait commun pour changer nos visions et nos manières de faire en époque de transition écologique et démocratique ?

Pour ce pas de côté, **Jean-Yves Pineau**, des Localos (association de développement local) et **David gé Bartoli**, philosophe, auteur notamment de La Condition terrestre^[1], accompagnent les réflexions de cette visite.

Cette quatrième visite expérimente aussi sur sa forme. Elle débute par la présentation de deux projets emblématiques de la MPOB, puis propose un exercice contributif : inventer un récit de science-fiction ancré dans le territoire !

Une expérience inspirante : *Entre Nous Soit Dit*

« On n'a pas choisi de vous présenter des certitudes, mais des fragilités, parce que c'est autour de ces vulnérabilités de projet qu'on peut trouver à apprendre ensemble ». C'est ainsi que Caroline Darroux introduit la présentation du projet Entre Nous Soit Dit – Le Grand Chœur, concert du 14 juillet 2023, produit par une expérience multiple, « presque transe collective », qui parle du chanté.

Et comme il est question du chanté, la présentation passe par le son, avec l'extrait d'un podcast, réalisé par Marion Porry sur cette aventure qui a rassemblé 50 choristes, huit solistes et des instrumentistes. Une matière sonore qui livre à la fois l'émotion du chant collectif et esquisse le « pourquoi » de ce projet.

[1] La Condition terrestre. Habiter la Terre en communs, de Sophie Gosselin et David gé Bartoli, Edition du Seuil, 2022. David Gé Bartoli accompagne le Parlement de Loire, qui a donné une personnalité juridique au fleuve.

« *Entre Nous Soit Dit*, explique-t-elle, est une espèce de Gorgone ». Cette nécessité du chant collectif a émergé lors du confinement imposé par la crise de la COVID-19 et a rassemblé des réfractaires au pass sanitaire. Le projet s'est organisé autour de petits ateliers, rassemblés au fur et à mesure des avancées. « On s'est retrouvé à 10, 20, 70, 120, et cela va au-delà de la pratique, au-delà d'un répertoire, et finit par prendre de la place dans la vie tout le monde. »



« C'est une matière en construction, plus qu'un spectacle », précise Justin Bonnet du collectif TO&MA, enseignant en chant traditionnel à Joigny, qui a coordonné l'expérience avec son atelier La ZOUAVE – dont l'acronyme est à lui seul tout un programme : Zone où apprendre à vivre ensemble ! « On se donne collectivement le droit à l'erreur. LA ZOUAVE est née presque pour ce projet, précise Justin. Pour moi, il n'était pas possible de montrer un papier pour aller chanter : si je pratique la tradition orale, c'est parce que j'ai en toile de fonds familial des grands-parents qui la pratiquaient sans conditions ! Donc, on s'est vus plus ou moins clandestinement, et ça a créé un petit collectif politique où se confrontaient à la fois des gens un peu "anars" et d'autres très "droitiers". Après deux ans de travail, je me rends compte que la tradition orale a rassemblé des gens pour des

raisons qui ne sont pas les miennes, parfois un peu cocardières. Cela n'a pas posé de problème jusqu'au moment où j'ai proposé d'accueillir des enfants issus de l'immigration : **certains vivaient la tradition orale comme une "zone protégée", ce qui me pose beaucoup de questions : à quoi fait-on référence quand on parle de "tradition orale" ? Comment rester dans l'inventivité et l'ouverture à l'autre, aux Bulgares, Peuls ou Arabes qui sont dans nos quartiers ?** C'est un enjeu sur lequel je souhaite que nous réfléchissons ensemble. Faut-il prévenir d'emblée ou continuer à chanter ? »

Cette interrogation en induit une autre, posée par Caroline Darroux : « Pourquoi avons-nous fait ça, qui relevait de l'impossible au départ, au milieu, à l'arrivée, alors que nous n'avions pas de moyens ? Et on l'a fait quand même ! **Cela nous a interrogés sur beaucoup d'aspects, sur nos ressources communautaires, comme la santé communautaire en milieu rural, qui voyait des gens chercher des solutions avec ce qu'il y avait dans le village.** On a cherché des moyens de se rassembler, de circuler, de dormir, d'être ensemble alors que parfois on ne se supportait pas ! Les associations servent à cela : faire des choses impossibles, avec des bénévoles qui produisent de la valeur là où il n'y a pas d'argent ! C'est quelque chose de très concret qui habituellement est délégué : on se demande tous ensemble comment trouver les moyens, de se loger, de manger, tout ce qui est habituellement délégué dans les projets partagés. Cela a produit une méthode, et maintenant, on se demande comment faire atterrir cette forme en douceur dans des bassins de vie. »

« Deux questions "comment on va faire, et

pourquoi on l'a fait", qui résument le paradoxe : ce n'est jamais possible mais c'est possible, et cela fait voler en éclat les cadres et les cases, résume Grégoire Pateau. C'est l'essence même du projet associatif : agréer des gens pour sortir des cadres. »

(Multi)pistes de réflexion

Le récit de cette expérience provoque de multiples réactions, souvent en forme d'interrogations.

La première est sémantique, sur ce que porte le mot « tradition » : David de Abreu, membre de la FAMDT, préfère parler de « musiques des territoires » et souligne l'importance de définir les mots. Laure Girardeau, de l'association Rhizomes, suggère de les mettre au pluriel : « les territoires, les identités, les traditions ».

« Le fond de la question, souligne François Matarasso, élu à la Culture d'Anost, est comment travailler avec des gens avec lesquels on n'est pas d'accord, dont les visions politiques sont à l'opposé des vôtres. Il s'agit du défi fondamental, pour que les gens puissent se rencontrer de nouveau. »

À cette question, Olivier Durif, fondateur et ancien directeur du Centre régional des musiques traditionnelles en Limousin, répond que la musique doit rester centrale : « elle est exigeante d'où qu'on vienne et quoi qu'on fasse, et c'est ce qui fait sens, plutôt que de vouloir rassembler tout le monde. »

Pour Marion Porry, l'enjeu d'*Entre Nous Soit Dit – Le Grand Chœur*, était de l'ordre de l'identitaire : créer une Odyssée contemporaine pour les habitant·es de Joigny, définir leurs fondements culturels.

Or l'identité de chacun·e n'est pas univoque, mais multiple, complexe et changeante.

« **L'expérience a créé un espace où pouvait s'exprimer cette multiplicité** », précise Marion.

Ce que confirme Caroline Darroux : « On ne crée pas de la norme ! », mais précisément quelque chose qui n'est absolument pas attendu ! C'est la singularité de cette musique qui a agrégé – ou fait partir. Pour Alice Margotton, salariée qui a fait partie du groupe, le projet a permis une appréhension de l'universel dans la pratique plutôt que dans le concept : « il a rassemblé des personnes différentes les unes des autres, des retraité·es aisé·es récemment implanté·es à celles et ceux qui galèrent. Peut-être que des différences impensées ressurgissent aujourd'hui et que vouloir attirer d'autres personnes les révèle. »

L'ampleur de l'expérience et son manque de moyens financiers posent aussi la question récurrente des rigidités administratives et de la difficulté à mener des projets débordant des cadres. François Matarasso considère que la France demeure le pays le plus difficile où travailler, en raison de sa rigidité des administrations et de sa définition de ce que doit être la culture qui met constamment des freins. « Dans beaucoup de pays il n'y a aucun soutien mais des choses remarquables se développent en toute liberté. » Il cite un travail effectué auprès de jeunes détenus, Noirs pour la plupart, qui a pu exister parce qu'un travail s'était fait bénévolement depuis quinze ans.

Grégoire note que dans le triptyque : argent public, argent privé, ressources réciproques qui permet aux projets associatifs d'exister, le triangle n'est pas toujours équilatéral, et qu'il est logique que parfois on sollicite plus un soutien qu'un autre.

« Logique, mais très douloureux ! souligne

Caroline Darroux. Il ne faut pas minimiser la difficulté de se trouver devant un partenaire public qui affirme que "ce n'est pas votre rôle de faire ça". En effet, notre rôle n'est pas la diffusion d'œuvres de cette ampleur, mais il est de fabriquer du commun, de nous demander comment un texte qui ne fait pas partie d'un répertoire, qui mêle différents fragments, peut rassembler des gens. L'argent public est important et on ne peut pas s'extraire des règles du jeu : on est obligés de les faire bouger et c'est douloureux. »

Ce constat offre l'occasion d'une transition sur la notion de communs, et sur la culture comme bien commun : elle le définit comme quelque chose qui est impensé avant de l'expérimenter. « **Nos actions naissent d'un ressenti, et à partir de là on tisse des liens. La musique se pense avec les mêmes modalités de travail qu'avec l'eau. On s'autosaisit des sujets.** »

Coudrier : les communs de l'eau.

« **Le lien entre patrimoine oral et gestion de l'eau n'est pas évident... mais fluide !** » explique Cécile Guénon, salariée de la MPOB, en présentant une autre expérience inspirante, le projet Coudrier qu'elle coordonne : une recherche participative sur l'eau et le changement climatique, mené sur douze communes autour de Bibracte, en territoire rural et montagnard au sud d'Anost. Le projet rassemble huit partenaires de différentes disciplines – sciences naturelles et sciences humaines et sociale. Le rôle de la MPOB est de porter la dimension participative de la recherche avec les habitant·es du territoire, issue de l'écoute permanente, et aussi de mener sa propre recherche sur les communs de l'eau et particulièrement les Associations Syndicales Libres.

Parmi les partenaires, il faut signaler le site archéologique de Bibracte, qui active aussi un projet de territoire sur les douze communes concernées.

L'Association Syndicale Libre est une forme assez ancienne d'association de droit privé, héritée de l'ancien régime et fondée sur la propriété. L'ASL est un périmètre et devenir propriétaire sur ce périmètre fait entrer de droit dans l'association. Ici, l'objet de l'association est de gérer l'approvisionnement en eau potable du territoire. Les habitant·es du hameau sont donc responsables de leur gestion de l'eau potable.

Les ASL existent depuis les années soixante et sont liées au contexte géographique : une zone de montagne à habitat dispersé, où l'eau ne vient pas de grandes nappes mais des sources. Ce sont des structures à la gestion très autonomisée, portée par les élu·es et les habitant·es. Ces dernier·ères s'acquittent d'une adhésion, mais ne paient pas de consommation.



« C'est précisément ce qui a intéressé la MPOB : un mode de gestion basé sur des savoirs situés et des techniques locales, en lien avec le milieu. Pour nous, ces associations sont un commun. **Le commun, ce n'est pas la ressource, mais la gestion**, précise Cécile Guénon. L'eau est un bien commun. **Un commun suppose à la fois une ressource, une communauté, et des règles de gouvernance par la communauté.** Par exemple, le commun n'est pas la langue mais sa pratique ; pas le répertoire, mais la musicalité de le chanter ensemble. »

« Une précision importante, souligne Caroline Darroux, parce qu'il ne s'agit pas pour la MPOB de gestion de stocks d'eau, pas plus que de gestion de stocks de mots ! »

Cécile Guénon donne l'exemple d'une Association Syndicale Libre qui gère quinze maisons dans un petit hameau, alimentées par deux sources. Sa gestion suppose deux kilomètres de tuyaux autrefois creusés à la main, et seules deux personnes savent où se situent les branchements. Les enjeux de la recherche se trouvent dans la dimension "encapacitante" de cette relation de proximité à la ressource en eau.

Sur le terrain, les équipes ont rencontré les habitant·es, qu'ils soient propriétaires de résidences secondaires ou agriculteur·ices très impliqué·es dans la gestion et auquel·elles l'observation quotidienne des terrains permet une attention particulière à la ressource : la manière dont l'eau coule, son goût, sa température, autant d'indices qui leur permettent de constater quand "ce n'est pas comme d'habitude". Des savoirs issus d'une relation de fréquentation active au quotidien, qui n'est pas toujours traduisible en mots. Comment qualifier cette relation entre la personne et l'eau ? Elle accepte de ne pas tout contrôler mais de s'autonomiser avec des points de repère liés aux savoirs traditionnels. Cela permet de transmettre ce savoir aux quinze habitant·es, dans un contexte de pression.

« C'est de l'infime qui définit des relations sensibles, puissantes, mais fragiles, conclut Cécile Guédon. Souvent, les réactions des institutions sont très méprisantes pour le service public rendu par les ASL. Mais cette relation est indéracinable. **Il y a littéralement un "retour aux sources" où les personnes viennent remplir leurs bouteilles et leurs bidons ! Et cela génère aussi des pratiques de sociabilité : on se retrouve autour du lavoir !** Ce sont des modes d'attachements actifs bien que dénigrés. Quand on parle de savoirs situés, c'est parce que le mode de gestion est de tradition orale. L'idée même de faire des plans paraît incongrue. Le jour où nous sommes allés voir cette ASL, on a constaté que l'état du réservoir – à moitié plein – posait un problème : l'eau n'arrivait pas. "Ce n'était pas comme d'habitude". Les membres de l'ASL ont commencé par poser un constat : la moitié des habitant·es étaient absent·es, la résolution du problème pouvait donc attendre le lendemain. On a produit collectivement des hypothèses, des histoires, pouvant expliquer cette anomalie. Et le lendemain, l'eau s'était remise à couler. »

« L'apprentissage de cette situation pour nous c'est que nous ne sommes pas dans le même modèle ni dans le même rapport aux risques qu'eux, commente Caroline Darroux. Ils ne capitalisent pas l'eau : la source coule, déborde du réservoir, va dans le pré. Ils interviennent juste pour leur petit espace de prélèvement. Cette eau n'a pas de prix, il n'y a ni compteurs, ni paiement. C'est l'acceptation du risque que l'eau ne soit pas nôtre, ne soit pas contrôlée, et cela crée notre autonomie. Pour nous c'est un choc culturel ! »

Communs culturels, communs naturels, mêmes combats ?

Ce travail sur une gestion ultra-locale de l'eau, à partir de savoirs transmis plutôt que de technicité verticale, inspire des analogies sur la notion de commun. « À qui appartient l'eau ? » s'interroge Aurélien Jasinczuk, de la compagnie Théâtre des sept sources dans le Charolais, membre du CITI. « Il s'agit de la même question que "à qui appartient la culture ?" **Peut-être qu'il n'y a pas de différence entre chanter un répertoire traditionnel et se réapproprier la gestion de cette ressource.** »

Cécile Guénon fait remarquer, comme d'autres intervenant-es, que l'exemple des ASL remet en question la notion de « propriété » d'un commun : « la gestion, dans l'exemple de l'eau, est le fait culturel de gérer une ressource naturelle, non comme sa propriété, mais comme quelque chose qui fait partie de son environnement, précise-t-elle. Or l'imaginaire dominant dans la gestion de l'eau est celui du stock. Dans le service public de l'eau, une logique très comptable est à l'œuvre : les prélèvements, les consommations, les pertes, dans une logique imperméable entre la ressource et ce qu'elle traverse. À l'inverse, une gestion de flux laisse la place à une gestion non consommatrice et donc à l'imaginaire et au sensible. **Les communs sont un faisceau de droits et un faisceau d'usages d'une ressource.** »

Cette opposition entre flux et stock et cette relation non marchande sont aussi porteuses d'analogies culturelles avec la notion d'identité : Jean-Yves Pineau souligne que **là où le stock trouverait une résonance avec l'identité figée, sans mouvement, défensive, le flux peut représenter l'identité en mouvement.**

« **Cette question des flux et des stocks est fondamentale dans la naissance et l'organisation du capitalisme,** appuie David gé Bartoli. Et elle préfigure ce que va être la pression biopolitique dans les années à venir, un enjeu terrible pour le contrôle des ressources, ces ressources communes qui n'appartiennent à personne mais sont assez essentielles pour être protégées, y compris les armes à la main. »

1.2 Partie 2 « Contes et science-fiction »

Atelier participatif « Contes et science-fiction » : l'hybridation comme moyen d'envisager autrement l'action territoriale ?

Aliens familiers aux Settons

L'objet de cet atelier était de faire travailler les participant·es sur la question du rapport au vivant, par le détour de la science-fiction qui est très souvent dans la prospective voire la prédiction. Pour cela, cinq groupes de participant·es ont été invité·es à créer un conte d'une durée de cinq minutes environ à partir d'un « pitch » commun.

Vous êtes au moins en 2124.

Un ou une occidentale a fait partie d'une mission en 2031 de reconnaissance des ressources martiennes à exploiter pour permettre de continuer à produire des voitures électriques et des puces bioniques. Tout contact avec l'équipe avait été perdu après leur « amarsissage ».

Mais, pris dans une boucle spatio-temporelle (suppose-t-on), il ou elle réussit à prendre le chemin du retour et à « alahir » dans le lac des Settons, en plein Morvan. Il parvient à rejoindre les rives du lac, se met en route vers le sud et tombe sur un village... À la date de son départ dans l'espace, en 2031, ce village avait pour nom Anost.

Racontez son périple sous forme de conte : que voit-il, qu'entend-il, qui rencontre-t-il ?

Libre cours vous est donné pour imaginer ce qu'il s'est produit entre humains et autres qu'humains, une traduction d'un autre « rapport au monde » qui sera le résultat et la traduction d'actions territoriales qui auront marqué une ou des ruptures radicales avec le début du 21ème siècle.

Quelques pistes sont proposées : le devenir du village, les relations avec les autres qu'humains, les modes de décisions, les technologies utilisées...

Chaque membre des groupes est invité à participer à la restitution, tant par la parole que par le chant, le son, le geste...



Il était une fois, I

Dans ce premier conte, le voyageur interstellaire est une voyageuse, Lily, qui débarque dans une forêt épaisse tout autour du lac, avec quelques castors jouant autour. Aucune maison ou route en vue.

Quand elle sort de sa capsule et aborde le rivage, elle entend des bruits puissants et des pépiements. Elle tente de trouver un chemin ou un sentier mais le sous-bois est inextricable. Elle tente d'attraper une branche qui, doucement, s'écarte. Et petit à petit les branches se replient pour la laisser passer. Dans une éclaircie, elle trouve une carcasse rouillée issue d'une ancienne technologie qu'on appelait « voiture » dans son enfance, et déchiffre l'inscription « Garage Rateau ». La voiture, envahie de mousse, sert de refuge à une famille de blaireaux. À la recherche d'un abri, elle trouve une carcasse de maison, mais envahie à tel point qu'on ne distingue plus une poutre d'une branche. Elle s'allonge, des écureuils lui lancent des noisettes, elle entend le bruit d'une source, elle peut prendre l'apéro.

Là, elle entend un chœur de « Hoooouuuu » (le groupe imite le hurlement du loup), et juste après, le chant des oiseaux l'apaise. Épuisée, elle s'endort et dans ses rêves, voit un étrange personnage façon maître Yoda, qui lui dit : « n'aie pas peur. Nous vous avons infiltrés ».

– « C'est qui, "nous" ? »

– Nous, les arbres. Vous étiez prêts à vous hybrider avec des robots, on s'est dit qu'il était urgent de faire appel à l'intelligence naturelle et on vous a envahis.



On a poussé partout, occupé vos maisons, pris ce qu'il y avait de mieux dans vos corps, appris à parler. Les plus jeunes d'entre nous peuvent un peu se déraciner pour devenir une forêt en marche. On a sauvé ce que vous alliez détruire, l'eau, l'air, les animaux. Nous sommes devenus le peuple des arbres et nous dominons la Terre. »

Au réveil, elle s'interroge face aux bruissements : est-elle seule de son espèce ? Et que va-t-elle faire, rester, chercher d'autres humains, se faire une nouvelle vie ou repartir ?

Réactions et commentaires

Un participant note qu'il est intéressant d'appréhender la question de l'infiltration et de l'hybridation autrement qu'au travers des robots et de la bionique. Un autre s'interroge : il y a encore de la domination puisque ce sont les arbres qui ont sauvé la planète.

Une autre enfin s'interroge : « le langage, est-ce vraiment ce qu'il y a de meilleur chez nous ? »

Il était une fois, II

Le conte est présenté dialogué.

Il était une fois une bande d'amis d'Anost. L'un d'eux voulut partir sur Mars, et se retrouva à Anost en l'année 2124. Ses amis étonnés lui dirent :

- Mais tu reviens ? Ce n'est pas possible. Qu'est-ce que tu as vu en 2124 ?
- Je suis arrivé en hiver, et des gens redescendaient du glacier à Anost.
- Un glacier à Anost ?
- Oui ! Ils re-pratiquaient un truc qui avait totalement disparu en 2040 : le ski ! À partir de 2070 la glaciation a repris. Mais on ne skie plus dans les Alpes, entièrement recouvertes par le glacier. À Anost, la langue du glacier est tout en haut et les gens ont développé une activité nouvelle, ils redécouvrent le ski à travers la mémoire des générations ! Anost est composé d'un nombre incalculable de maisons achetée pour pouvoir pratiquer une autre forme de ski. Comme les gens n'ont pas connu l'époque des stations, ils pratiquent des formes anciennes comme le télémark, technique de ski archaïque retrouvée grâce à des gravures du XVIIIème siècle conservées à la Maison du patrimoine oral de Bourgogne.
- Il existe encore de vieilles familles d'Anost ?
- Oui, les Fortin, ils possèdent la station, les téléskis et le téléphérique ! Paraît-il qu'un arrière-grand-père avait déjà tout le village et était parrain de la fête de la vielle, un truc qu'on a oublié.
- Tu peux nous en dire un peu plus sur le paysage, les animaux et les plantes ?
- C'est un paysage un peu glaciaire qui ressemble à la Norvège, je crois avoir vu des ours, des rennes, le renard polaire. En végétation, il n'y a que des résineux, naturels, à perte de vue.
- Et l'économie, les jeunes ?
- C'est plein jusqu'à Autun ! Une firme très ancienne, Ikea, a transporté toutes ses usines ici. On y fabrique des meubles à l'ancienne. On utilise aussi les savoir-faire d'antan, le flottage, en été, pour faire redescendre le bois en aval.
- Mais qu'en disent les gens qui ont connu l'époque d'autrefois ? C'est une tendance que de regretter le passé plutôt que de vivre dans le présent...
- Autrefois, l'arrière-petit-fils de Simon Guénard a monté un groupe bionique qui a envahi l'Europe entière, le Chaicrot sound, avec une danse tout à fait adaptée, une bourrée spécifique à la vallée ! Ça a vécu longtemps et a disparu il y a une vingtaine d'années, le musicien est mort



dans la misère. En 2124, un musicien a repris la même musique avec la vielle d'autrefois, retrouvé le vrai son de l'époque qu'on n'a pas connu mais dont on nous a parlé, c'est beaucoup mieux et ça marche du feu de Dieu avec les touristes, lors de la fête du Snow Vielle au mois de décembre !

- De quoi ils se nourrissaient ?
- Avec de la viande et du fromage l'hiver – Anost produit le « Beaufortin » – mais l'été, il y a de l'import de céréales depuis l'Afrique, grenier à grains du monde et première puissance mondiale !

Réactions et commentaires

« On est facilement dedans, on croirait que ça a été écrit il y a déjà quelques jours », note un participant ». Des habitant-es soulignent qu'on a effectivement fait du ski dans le Morvan, avant que les précipitations de neige n'y diminuent.

Grégoire Pateau souligne l'importance de l'idée du cyclique, comme le retour de la vielle, et le fait que l'amnésie provoque un renouvellement des cycles en fonction des besoins.

Il était une fois, III

Le conte est théâtralisé, les participants endossant chacun un personnage ou une entité, un narrateur ou une narratrice faisant le lien.

Narrateur : Par une belle et chaude journée de juin, un éclair vit un objet alahir sur le lac. Une porte s'ouvrit et un être humain apparut. C'était Naïs et voici son histoire.

Naïs : J'ai ouvert la porte. J'étais impressionnée parce qu'il y avait de l'eau partout. Ça avait beaucoup changé : je ne me souvenais pas d'une étendue d'eau aussi grande et j'avais l'impression que la presqu'île de Chaumard n'était plus là. Il y avait des ruines ressemblant beaucoup à des toits, on aurait dit que le niveau du lac avait beaucoup, beaucoup augmenté. Cela ne ressemblait à rien de ce que je connaissais.

Je me suis mise à l'eau pour essayer de me rapprocher de la rive, et me suis fait percuter par un groupe de castors : (chœur du groupe qui fait les castors)

- « Eh, ça ne va pas, on travaille, nous » !

Naïs : Je leur ai demandé : « mais que s'est-il passé ? Où suis-je ? »

Castors : « Si tu cherches les tiens, va là-bas, vers le Sud. »

Naïs : Je suis donc partie vers le Sud. C'était bizarre : quand j'étais venue dans le Morvan, j'étais contente, parce que c'était la nature pour moi qui venais de la ville ! Donc j'avais déjà fait plusieurs fois le trajet entre le lac des Settons et Anost. Mais j'avais beau chercher le chemin... J'ai fini par retrouver la route, mais elle était en mauvais état, c'est le moins qu'on puisse dire ! Des racines avaient craquelé le goudron. Je l'ai quand même suivie et j'ai traversé de grandes forêts. La nuit commençait à tomber, des écureuils arrivaient dans tous les sens, en criant :

Écureuil 1 – « Mais alors, je l'ai mise où, la réserve, c'était dans cet arbre-là ? »

Écureuil 2 – « Mais non, on t'a dit que c'était l'autre ! »

Écureuil 1 – « Ouh-là, je ne me rappelais plus, je ne me rappelais plus ! »

Naïs : Il y en avait partout, ils géraient les réserves, la nuit tombait et j'entendais Hou hou ! (Le groupe fait en chœur des hullements). Les chouettes de Tengmalm, les effraies, les hulottes, les hiboux... et là, je comprends, qu'avec les chauve-souris qui passaient partout, il y avait une sorte de régulation de la circulation (bruitage des différents animaux).

Je suis enfin sortie de la forêt et j'ai retrouvé le village d'Anost. Mais les hameaux avaient disparu ! Aux Miens, il n'y avait plus de maisons. À Joux non plus... J'ai finalement retrouvé tout le monde au bourg. Les humains étaient là, la nuit était complète. Beaucoup de petites

huttes, cahutes, cabanes qui avaient proliféré. Sur la place, il y avait un grand cercle, avec un feu au milieu. Je me suis dit : enfin, je vais avoir des réponses.

Je me suis avancée et j'ai trouvé un grand conciliabule d'humain·es.

(Le groupe s'organise pour former le conciliabule)

Humaine 1 – « Alors, qu'est-ce qu'on va faire pour ce soir ? »

Humaine 2 – « Ah, c'est un peu pénible, franchement, parce que les chouettes ne sont pas contentes. »

Humaine 1 – « Je sais, j'ai vu leur réunion dans la forêt, elles se plaignaient des castors, parce qu'ils abattent pas mal d'arbres à la lisière du bois du Chat ! »

Humaine 2 – « C'est ça ! On avait dit aux castors "vous, vous gérez l'eau, vous savez faire", et aux chouettes : "vous, vous gérez la nuit, vous savez faire aussi". Nous on ne savait pas gérer grand-chose, mais on pouvait transformer leurs aménagements en énergie. Mais là c'est trop tendu, ils sont à bout de nerfs ! On fait quoi ? »

Humain 3 : – « Eh bien, il faut qu'on reprenne le pouvoir, et qu'on prépare au mieux ce comité inter-espèces ! »

Humaine 2 – « Ce n'est pas facile tous les jours. Nous, on ne vole pas, on ne voit pas dans le noir... »

Humaine 1 – « Tu sais que les castors ont commencé à mettre des lunettes pour travailler la journée ? »

Humaine 2 – « Déjà qu'ils font un bordel pas possible ! »

(En chœur) – « On ne peut pas se laisser faire. On pourrait faire une alliance avec les chouettes. »

Narratrice : Naïs, notre personnage, entre et ne comprend pas. Elle sait qu'à Anost il y avait un endroit où on capitalisait des trucs, mais des trucs qui ne valaient pas grand-chose, sur

la vie des gens, la Maison du Patrimoine oral de Bourgogne. Elle s'y rend, ça existe toujours. Alice l'attend : elle est très vieille mais assure toujours la médiation.

Naïs lui demande : « Mais que s'est-il passé depuis que je suis partie ? »

Alice : « Il y a eu le grand incident, qui serait trop long à raconter mais a créé un grand bouleversement et rebattu toutes les cartes. Aujourd'hui, ça ne se passe plus comme avant. Il y a le comité inter-espèces qui se tient ce soir. C'est pour ça que tout le monde est énervé et qu'il y a beaucoup d'agitation, parce qu'on est dans des temps très troublés, les choses ne sont pas très calmes. »

Narratrice : Naïs, qui était partie avant le grand incident, demande :

– « Mais enfin, ils ne se rappellent pas comment c'était avant ? »

Alice – « Mais non, le grand incident a généré l'amnésie. Personne ne sait ce qui s'est passé avant, il n'y a plus que moi et le centre de doc, mais tout le monde s'en fout, alors ce soir, ça va être le bordel ! »

Narratrice : Le soir arrive.

Arrivée théâtralisée du soir, avec hululement de chouettes.

Ça complot, ça se murmure dans les plumes, et la Naïs dit :

« Mais vous êtes fous ! Vous êtes en train de refaire ce qui s'est fait moi de mon temps, quand je suis partie ! Vous êtes fous ?! ? »

Les autres la regardent. Mais qui c'est celle-là, qui n'est pas habillée comme les autres, et qu'est-ce qu'elle nous dit ?

Naïs – « Vous êtes en train de recréer la guerre. Vous n'avez pas un moyen de vous parler ? On est quand même à la maison du patrimoine oral ! Les mots importants, c'est maison et oral, Bourgogne c'était important à mon époque mais maintenant ça ne sert

plus à rien ! On est là pour se parler, pas pour se voler dans les plumes ou s'entrechoquer les cornes, ou écraser les crapauds ! Moi, quand je suis partie, c'était la guerre partout. On n'avait plus de ressources, plus rien, c'est pour ça qu'on m'a envoyée tout là-haut ! On avait besoin de faire marcher le monde en bas et il fallait trouver toujours plus, toujours plus !

Chœur : « Ah oui, c'est donc comme ça que ça s'est passé ? »

Narratrice : Et depuis ce temps-là, le CIE raconte toujours cette histoire ! C'est le rituel de démarrage, on raconte l'histoire de la Naïs qui est arrivée à nous, dire pour quoi on doit tenir cette assemblée du comité inter-espèces. Moi, je vous le dis comme on me l'a dit ! »

Chœur : Et du coup, pour préparer le CIE, chaque petit comité mono-espèce raconte : « mais oui, c'était en 2134, euh non 24, ouais enfin, dans ces temps-là, et il y a une transmission qui se fait, pour le rituel de démarrage : « comme le disait Naïs en son temps, rassemblons-nous, ne détruisons pas tout ! Et le comité inter-espèces vaincra ! »



Réactions et commentaires

Les auteur-es précisent que pour le langage des animaux, ils et elles se sont mis d'accord sur le fait que tout le monde a un traducteur automatique !

Le comité inter-espèces fait discussion. On fait remarquer que ce qui fait du commun, c'est l'histoire de Naïs, alors que les castors, les chouettes, les crapauds ont envie de pouvoir.

Les auteur-es précisent que le Comité inter-espèces obéit à la nécessité : on s'appuie sur des espèces qui savent faire, comme les castors avec le barrage des Settons. Mais les conflits territoriaux recommencent et donc le problème nous semble pouvoir être résolu par la culture. Ce qui peut constituer une belle allégorie de la MPOB... Sous réserve que les habitant-es aient envie de faire l'effort de partager une mémoire.

Il était une fois, IV

Une narratrice, un personnage et un chœur pour ce conte que les participant.es ont choisi de jouer et d'incarner.

Narratrice : Nous sommes 2124. La capsule du vaisseau Mission mars Bionica s'écroule sur terre (bruitages du chœur). Le scaphandre de Lazare s'est fendu en percutant le sol, son corps est couché par terre. Il se réveille, un peu perdu, au bord du lac des Settons.

(Grincements, rumeurs et gémissements de Lazare au sol)

Il est complètement assoiffé.

(Un participant mime Lazard hagard à au bord du lac, disant d'une voix sourde : C'est quoi ça ? C'est quoi ça ?)

Voix – Moi, le lac des Settons, enfin tranquille

depuis une centaine d'années. Les êtres vivants viennent à moi et s'abreuvent.

Narratrice : À l'autre bout du lac, un chevreuil, tout tranquille, boit également. Ils n'avaient pas pris tout de suite conscience de la présence de l'un et de l'autre. Mais une fois abreuvés, ils se reconnaissent, comme si boire à la même eau les avait fait se connecter. (Chant allègre). Comme si, finalement, ils faisaient partie du même microbiote.

Fatigué, sous une chaleur épouvantable de 48 degrés, Lazare cherche un endroit où se reposer. Un chêne centenaire attire son regard et semble le lieu parfait auquel s'adosser. Il s'approche et s'installe à son pied. Le sommeil le gagne. Petit à petit, c'est comme s'il s'entremêlait aux racines de ce chêne, tel un mycorhize[1].

(L'écroulement de Lazare est mimé, sur fond de roulement de baguettes et chant).

Interruption vive d'un personnage. « Non mais c'est dégoûtant ! Il a dit oui à la mycorhize le chêne ? Et le chevreuil on lui a demandé son avis ? »

Narratrice : En réalité, en 2124, on n'aimerait plus parler d'hommes, de chêne ou de chevreuil. On n'aimerait plus parler d'humains, d'animaux, de végétaux ou d'éléments naturels, mais simplement d'êtres vivants que nous appellerons désormais des Settons. Ces êtres vivants qui se nourrissent mutuellement des spécificités des uns et des autres et qui tentent tant bien que mal de constituer une sorte de biodiversité du vivre ensemble.

Réactions et commentaires

Le conte est inspiré d'un retour nocturne où les participants ont croisé un renard, un blaireau et un chevreuil, des non humains nous traversent et on fait comme si on était intacts dans notre soucoupe volante, précise David gé Bartoli. Mais c'est vrai que l'arbre veut rester un peu arbre, un peu se "mycorhizer" mais pas trop ! Les Settons sont ce qui efface les distinctions. L'idée est partie d'un microbiote.

Cela interroge sur les frontières de l'identité : nous sommes tous microbiens, plus qu'humains, et le microbiote partagé serait-il notre nouvelle manière de communiquer ? De fabriquer un humain "spongieux et étrange" ?

Il était une fois, V

Le conte est présenté sous forme de journal à la première personne, dit successivement par plusieurs narrateurs et narratrices.

Retour de ma mission de mars.

Jour 1.

Je viens d'atterrir sur Terre. Je viens même d'alaquir sur Terre, dans un lac qui me paraît familier, mais j'ai l'impression de ne pas le reconnaître. Il me paraît beaucoup plus petit. Je ne suis pas tout seul, heureusement. Je suis avec M3PO. M3PO c'est mon ami. C'est un droïde, mais c'est mon ami.

[1] Mycorhize. association symbiotique entre des champignons et les racines des plantes : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Mycorhize>

Il a besoin de beaucoup d'énergie, d'une grosse connexion internet et malheureusement ça rame un peu.

Du coup, on est arrivés aux Settons, et j'étais un peu perdu aussi parce que j'ai vu un bananier. Dans mon souvenir, il ne faisait pas aussi chaud, mais j'étais content de trouver ce bananier parce que j'ai pu me nourrir de bananes. J'ai pu me ressourcer mais M3PO est toujours en train de ramer. Je me suis dit : il lui faut de l'énergie, donc je vais partir plein Sud.

On commence à avancer et je me rends compte que la forêt a vraiment changé. Il n'y a plus de sapins, plus d'arbres que j'arrive à reconnaître. Un moment donné, on fait une pause et là, un fennec se rapproche. Il n'est pas craintif, il veut faire « ami-ami », quoi. C'est un peu bizarre de voir un animal qui n'est pas censé se conduire comme ça, mais je ne peux pas demander à M3PO, sinon je vais lui griller encore plus d'énergie !

Là je m'aperçois qu'en fait, tous les animaux sont comme ça. Certains me rappellent quelque chose, j'ai dû les voir quand j'étais là en 2030. Ils sont tous très gentils. Le fennec, là, il ramasse des bananes, me les amène, c'est de l'énergie mais je ne peux pas en donner à M3PO. Je vois qu'il est de plus en plus faible, alors on va se poser, on va se reposer, pour finir ce journal.

Jour 2

M3PO a de moins en moins de batterie. Je ne sais pas quoi faire, il n'y a pas de prises aux arbres et toujours pas de réseau. Je le mets en veille pour économiser sa batterie, et avec les quelques forces qui me restent, je le porte. On décide d'avancer, parce que je me rappelle qu'il y avait quand même un village par là-bas. J'avance, il n'y a pas de signe de vie, c'est étrange, et la végétation est toute changée. C'est tout grillé, il fait vraiment très chaud. J'ai très chaud, c'est compliqué d'avancer, je ne reconnais rien, je ne vois pas de signe de vie. C'est vrai qu'on peut aller des Settons jusqu'à Anost sans croiser aucun hameau, mais là je ne reconnais aucune trace de vie, ça devient difficile pour moi.

C'est un peu la panique. Je me demande si je vais réussir à trouver quelqu'un et je me dis : « Bon, panique pas, ça va bien se passer, t'es seul mais pas vraiment, dors. »

Jour 3

Je me réveille le troisième jour.

Je gravis une montagne et soudain, je vois en contrebas le petit village que j'avais connu, mais bien différent. Les maisons sont un peu enterrées, tout est enterré, tout est assez sombre, il fait toujours très chaud, je ne vois pas de traces d'humains mais en tout cas il y a des maisons. On dirait qu'il y a des gens qui vivent ici, on dirait qu'il y a un petit peu comme de la vie en souterrain. Mais c'est quand même très étrange. J'aperçois quelques restes de constructions, le clocher de l'église continue à dépasser, mais tout le reste a été rasé, très descendu. Apparemment les gens vivent vraiment dans le sol. Ils s'enterrent.

Du coup, je commence à rentrer dans le village et je vois ces espèces d'entrées de maison, mais il n'y a pas de bâti, c'est un peu camouflé, tout est enterré. Je finis par apercevoir quelqu'un. Je reprends un peu espoir, je me rapproche, j'essaie d'entrer en communication, et là je ne comprends rien, mais alors rien du tout à ce que cette personne me raconte. J'entends de vagues trucs qui pourraient ressembler un peu à ma langue, mais en vrai, je ne comprends vraiment rien du tout. J'essaie de rallumer M3PO pour qu'il m'aide, je lui fais utiliser ses dernières batteries, et il me dit « langue inconnue, traduction impossible ». Super.

Je me retrouve là, on essaie de parler autrement, j'essaie de lui faire comprendre que je dois trouver un moyen de rebrancher M3PO, et la personne, quand elle m'entend parler, arrive à essayer de me faire comprendre qu'elle ne parle pas ma langue mais connaît quelqu'un qui la parle. Une personne trop vieille pour qu'on la dérange et qu'on verra demain matin. On me propose de dormir.

Jour 4

Quatrième jour déjà que je suis sur Terre. C'est alors que je pars à la rencontre de cette personne, une personne ressource, un peu éloignée du village, pas forcément bien appréciée par les gens du village du fait de sa connaissance d'une autre langue qui n'intéresse plus personne.

Cette personne se présente, elle a plus de cent ans. Elle s'appelle Aliénor. Sa mère travaillait à la MPOB. Et je comprends une chose : tous les gens ici parlent le patois morvandiau, c'est pour ça que je ne comprends pas ! Il y avait quelques mots que je connaissais, mais M3PO n'avait pas ce langage dans sa base de données.

Je comprends aussi que c'est la fin de M3PO, il va s'éteindre définitivement. Mais je peux quand même continuer à parler avec Aliénor parce qu'elle se rappelle que toute petite, elle a parlé la même langue que moi. Donc je lui pose la question, forcément, j'essaie de comprendre où je suis, ce qu'il se passe. Face à la perte de M3PO, j'essaie de me remettre de mes émotions grâce à un délicieux breuvage régional. Là, elle commence à m'expliquer qu'au fur et à mesure, on s'est rendu compte que la surutilisation des énergies était néfaste, qu'on a décidé de détruire les data centers et de se séparer de la technologie, pour juste essayer de survivre dans des températures extrêmes en repartant sous la Terre. Donc, aujourd'hui, il n'y a plus de conservation artificielle de la culture et de la mémoire : tout doit passer d'humain à humain, ou en tout cas d'être vivant à être vivant. Et que tout ce qui se perd est perdu à tout jamais, mais que le plus important qui doit être passé est passé.

Elle m'explique même que le plus incroyable, c'est qu'on n'a plus le droit de parler la langue que je parlais avant. On n'a plus le droit de parler que des langues régionales. Ça c'est depuis Bardella IV. Elle, elle est assez contente, elle arrive à la fin de sa vie et elle a encore le droit de parler cette langue qu'elle parlait quand elle était petite. Sinon, on n'a plus le droit, partout sur le territoire, on ne vit plus que sur son petit territoire linguistique. Certes, on est obligé de parler à tout le monde, mais on n'a plus le droit d'aller parler à ceux qui parlent un autre patois que le nôtre. Elle m'explique qu'il s'est quand même passé des choses assez incroyables, parce qu'ils ont dû adapter leur mode de vie. Sous Bardella II, il y a eu un grand remplacement de la population avec les migrations climatiques. Elle a trouvé ça vraiment chouette, parce que plein de gens du Sud déjà adaptés aux grosses chaleurs sont venus avec des techniques d'habitat qui leur ont permis de survivre.

Ça a duré par mal de jours, le temps que j'assimile toutes ces informations. Et au jour 10...

Jour 10

Voix d'un chœur. Dix jours. Encore six jours à passer autour d'Aliénor

... Pour essayer de comprendre ce qui s'était passé. J'ai compris que j'étais cent ans après ma propre période. Au bout de ces six jours à comprendre ce monde assez incroyable, M3PO me manquait quand même beaucoup. C'était mon poto...

Off : les narrateur·ices précisent avoir écrit deux fins pour le conte.

Dans l'une, Aliénor est contente, se réjouit que la langue qu'elle a parlé va pouvoir revivre, et qu'on va pouvoir reparler une langue commune avec plein d'autres gens.

Soit elle est à la fin de sa vie, elle est heureuse d'avoir un peu reparlé sa langue de naissance, et elle va mourir maintenant. Vous choisirez la fin.

Narratrice : n'empêche que j'ai envie de retrouver M3PO et que je pars dans ces contrées inconnues pour retrouver une prise !

Réactions et commentaires

Les participant.es font remarquer que le choix de la décroissance écologique s'accompagne d'un repli sur soi. Un refus de la mondialisation ? Un participant rappelle que Edouard Glissant préfère parler de mondialité.

Jean-Yves Pineau souligne qu'il s'agit du seul groupe à avoir parlé politique.

Une idée forte retenue par les participants est le fait qu'il n'y a plus de stockage artificiel de la mémoire. Ils soulignent aussi l'aspect touchant de l'amour entre le robot et la personne qui est un lien de ligne de survie. Le robot avait tous les savoirs donc le personnage est un peu perdu.

En conclusion, les participant.es remarquent que la technologie a disparu dans presque tous les récits, et qu'en revanche la question de la langue y est très prégnante. Ce qui prépare à l'atelier du lendemain : chacun.e est invitée à se remémorer pour la partager une expérience de sa vie où une relation avec un « autre qu'humain » a eu une importance fondatrice.

Eu égard à la thématique "Contes et science-fiction", les illustrations des contes ont été générées par une IA, avec pour prompt un résumé du conte.

Et les contes continuèrent...

Et comme nous sommes quand même à la MPOB, il serait anormal de passer sous silence le beau moment partagé après l'apéritif, avec un florilège de contes et chansons poétiques, drôles ou émouvantes, partagées entre participant·es d'Anost et du Morvan ou venu·es d'ailleurs.



2. Seconde journée

La seconde journée se déroule en trois séquences. La première, qui se déroule en sous-groupes, invite à un temps d'échanges sur un moment singulier qui aurait marqué la vie de chacun-e, avec un-e autre qu'humain-e. : animal, végétal, sensation, odeur, paysage, œuvre... Soit parce qu'elle nous a transformé-es, soit parce qu'elle a pu nourrir une relation particulière ou renforcer des liens existants.

2.1. Partage sensible : « de notre rapport à l'autre qu'humain »

Ce moment est très fortement marqué par des souvenirs et émotions dans les récits. Qu'il s'agisse des souvenirs marqués par la double appartenance de David : un souvenir de pêche à l'anguille qui permet de renouer une relation avec son père « venue des profondeurs, comme l'animal » et son évocation des veillées corses où l'on parle avec les morts et où l'on recompose sa filiation avec les « sentinelles de pierre ». La relation peut-être aussi celle liée à un animal dont on gagne la confiance, comme le montre l'histoire d'un guépard en captivité. Une autre participante évoque un tableau montré dans le cadre d'une exposition consacrée aux femmes victimes de violences, qu'elle décrit comme pourtant joyeuse : cinq traits sur un buste sans visage la bouleversent jusqu'aux larmes. Un autre témoignage, tout aussi émouvant, évoque une première reconnaissance de la violence et de la volonté de domination qui peut exister chez chacun-e, au travers de la maltraitance animale (frapper un boeuf gratuitement) dans son enfance.

Les témoignages font preuve d'une diversité étonnante de ce que le non-humain peut provoquer, qu'il s'agisse du blob cité par Ricet, du rapport à la marche, à l'espace et au bivouac par Aurélien. Et même le sac à dos est cité comme moyen d'emporter sa maison et son espace sensible avec soi !

Au-delà de la diversité des exemples, chacun-e retrace une expérience à la fois sensorielle et émotionnelle, de celles qui passent par le corps autant voire plus que la réflexion.

« Ces récits réveillent une sorte de proximité sur la peau, nous lient aussi, résume Caroline Darroux, qui cite des phrases évocatrices de la relation à l'animal, à la forêt, aux plantes, et notamment l'effroi qui naît de leur destruction. »

Alice Margotton souligne que son groupe a notamment évoqué la question du corps, de l'intimité, des moments où l'on expérimente des éléments qui nous dépassent et où l'on se confronte à quelque chose de beaucoup plus vaste que soi, jusqu'à perdre le sentiment de l'humanité à soi. Et dans ces récits peuvent aussi affleurer les fantômes et le rapport aux disparus.

Ce partage d'expérience où affleure à la fois le singulier et le commun est un prélude à l'intervention de David gé Bartoli.

2.2. Récit et partages d'expériences de David gé Bartoli

En introduction, David gé Bartoli signale qu'il va évoquer des trajectoires de vies au travers de rencontres : certaines qui inquiètent et que l'on met longtemps à ingérer, d'autres qui d'emblée vous transforme. Son intervention se structure en trois axes :

- *Récits de trajectoires*
- *Comment une pensée se crée*
- *Le sujet qui nous rassemble à Anost et qui est au cœur de son travail : faire commun.*

Dans cette maison de l'oralité, la parole de David gé Bartoli résonne elle-même comme une série de récits imbriqués : des histoires personnelles auxquelles se mêle la réflexion philosophique à travers l'évocation du contenu des deux livres qu'il a écrit avec Sophie Gosselin.

Nous avons choisi de la laisser pratiquement telle quelle, avec ses boucles, ses digressions, ses liens parfois surprenants, ses sauts d'un lieu à un autre. Sans malheureusement pouvoir restituer sa gestuelle !

Trajet de vie

Je suis né à Blois, ville où a été construite l'une des plus grandes ZUP de France suite à la guerre de décolonisation de l'Algérie, d'une mère venue de Corse et qui souhaitait en partir pour avoir une vie de femme émancipée et d'un père « exodé » de la terre, en tant que troisième fils d'une famille des bords de Loire en lisière de Sologne, à Vineuil. Je suis donc à la fois blésois, ligérien et corse, né de parents qui n'ont pas eu la chance d'être les aîné-es et de faire des études. Deux territoires extrêmement différents, qui m'habitent chacun à leur manière. Je suis ligérien, je vis toujours près de la Loire, mais j'ai vu très vite qu'autour de Blois les paysans, depuis le démembrement, appartiennent au capital, que leur production va à Rungis et ne nourrit pas la communauté de vie locale. En Corse, le rapport à l'État reste celui, somme toute, d'une plus grande défiance ou résistance, basée jusque dans les années 80 à partir de cultures de subsistance. On est sur une toute autre façon de faire société, car il s'agit en Corse d'une société segmentaire, qui débute de la famille (les parents, puis les cousins), s'étend au quartier, puis au canton ou piève, jusqu' à un bassin versant, dans mon cas celui du Taravo, et enfin à la Corse comme île qui fait la communauté de destin.

La Corse, c'est aussi un autre rapport à la mort : elle est omniprésente. On lit des pages de défunts dans le journal Corse matin, les cloches des morts sonnent certains matins, les tombes sont égrainées de ci de là sur des terrains privés, et parfois dans certains villages des signadora soignent des personnes en signant et vous relient à l'invisible.

J'y ai vécu jeune une expérience étrange que j'ai pu nommer suite à une lecture sur des *benandanti*[1] en Italie (dans la région du Frioul) écrit par Carlo Ginzburg sur la décorporation d'âmes au temps des chasses aux sorcières. J'ai essayé de rencontrer en Corse des *mazzeri*, dont les pratiques sont proches des *benandanti*, ou plutôt dans mon cas une *mazzera*[2] : sorte de passeuses d'âme, qu'on pourrait qualifier de chamans car pouvant pratiquer la décorporation et la relation active aux morts et aux autres qu'humains. La personne qui a monté l'université de Corte a fait une étude sur les *mazzeri*, un chamanisme corse. Il y a deux ans, une chercheuse anthropologue m'a proposé de me confronter à cela. Les personnes que j'ai rencontrées en Corse ont une double culture, que l'on pourrait qualifier de « monstrueuse » ou « chimère » : les cultures ancestrales des *signadora* et *mazzeri* peuvent être aussi de grandes universitaires. Tout cela compose ma culture : une culture du partage entre les mondes et entre classes sociales différentes.

À Blois, deux personnes ont marqué ma vie : une enseignante du primaire et directrice d'école, madame Yvonne Mardelle, qui était aussi une militante communiste ayant des pratiques « Freinet ». On faisait des journaux et on échangeait avec des Tahitiens. J'habitais dans les nouveaux quartiers HLM (quartier des Provinces) où j'errais dans les rues ; une personne de la mairie de Blois, Alain Charlot, m'a invité à faire partie d'un club de foot pour mettre mon énergie dans quelque chose de constructif et qui fait collectif. Il a dû sauver plus de 10 000 personnes dans les quartiers ainsi pendant 40 ans ! Par la suite, comme l'école me fermait toutes les portes, ma manière de penser était plutôt analogique que formelle et analytique, alors seule la passion du foot m'a sauvé : de la confiance et le sentiment que le corps nous en apprend beaucoup, beaucoup plus que l'on ne croit !

La rencontre et l'importance du tiers

Ma rencontre avec la culture, c'est l'écoute des radios libres, début des années 1980. À 13 ans, je tombe sur un standard de l'époque Cure et le rock alternatif. J'ai aussi affaire aux psys très jeunes et la chance de tomber sur de grands praticiens issus de la psychiatrie institutionnelle, comme Jean Oury et Guattari à La Borde, et Jean Girard à la clinique de la Chesnaie où je découvre un lieu incroyable de musique. J'ai une culture post punk, au moment même où mon père fait partie des nouveaux chômeurs de l'époque post-industrielle. Puis un ami qui a une librairie pointue à Tours me fait rencontrer l'avant-garde poétique. Toute ma culture vient de là. J'ai lu la philosophie comme la poésie, entre les lignes, et c'est là qu'un monde arrive. Faire un concept, c'est petit à petit tourner autour de cette intuition et cette résonance qui en vient. C'est une sensation. Je me suis construit comme ça, avant de squatter un lieu en 1999-2000 avec des gens du théâtre, de la danse : un lieu de vie, toujours ouvert aux gens du quartier, y compris aux fous de la Borde, un lieu de relation et de bifurcation et non seulement un lieu de diffusion, de consommation culturelle.

En fait, ma définition de la culture pourrait être : la culture, c'est « du tiers naît la rencontre ».

[1] Un *benandante* (celui qui va pour le bien) était un membre d'un culte agraire de la fertilité, dans la région du Frioul en Italie du Nord, pendant la Renaissance. Entre 1575 et 1675, les Benandanti furent accusés d'hérésie par l'Inquisition romaine.

[2] David Gé Bartoli féminise délibérément le terme de « mazzeri ». Le mazzérisme est une croyance corse en un don de prophétie funèbre accompli en rêve par des individus liés à la communauté

Si cette adresse se fait grâce à du tiers (de l'altérité inattendue ou une situation non encore partagée permettant dans le temps un attachement commun), cela bouscule les deux protagonistes, et c'est là que peut exister une bifurcation.

Je me demande à l'époque comment inventer un lieu, un espace, pour que des gens l'investissent, se croisent et que cela ouvre quelque chose. C'est aussi à ce moment-là que je rencontre Sophie Gosselin qui est avec le collectif Apo 33 dans la musique expérimentale à Nantes et la culture de l'open source et du logiciel libre. On organise des hacklabs-campings dans des lieux de vie avec les gens, ils nous racontent leur vie à la cité radieuse de Le Corbusier. On les accueille chez nous, dans notre campement temporaire d'une semaine, on met en place une webradio et un marché local.

Puis avec Sophie, on s'est lancé à corps perdu dans l'écologie, et on a créé les éditions Dehors. On a fait des expériences à Nantes, on a vu se dégrader le patrimoine des chantiers navals quand Ayrault a récupéré l'île de Nantes. L'éléphant sur l'île, c'est une colonisation pour oublier ce qu'ont été les luttes sociales des chantiers de Saint-Nazaire ! La première affiche du festival d'art « Voyage à Nantes » c'était pour le dire vite « Nous, de Nantes, on voit les Amériques avec des gens déguisés en Indiens. » C'est là que j'ai pris du recul avec Nantes et sa tentative de faire une culture de territoire de type post-moderniste : tout y était trop confisqué par des opérateurs étatiques et des prestations touristiques de type néo-coloniales, qui tentent de faire une tabula rasa des pratiques ouvrières et populaires de territoire et d'émancipation de classe.

C'était à l'époque de Tarnac, vers 2010, et on s'est alors fortement politisé, en refusant de s'associer au monde culturel traditionnel encore moderniste, souvent capitaliste et très anthropo-centré. On voulait absolument trouver des alternatives qui ne s'adossent pas à l'État ou au capital. On organise alors, en lien avec les éditions Dehors, les rencontres de Lachaud pendant quinze ans au-dessus du lac de Vassivière, avec des territoires de lutte, et avec des gens qui renouent avec les soins ancestraux et pratiquent la lutte écologique directe.

Premier livre : *Le Toucher du monde, techniques du naturer*

Notre premier livre, *Le Toucher du monde, techniques du naturer* interroge les techniques qui n'appartiennent pas seulement aux hommes, comme les abeilles qui forment une maisonnée et qui permettent à un autiste de trouver la sienne. En Occident, on a organisé une rupture radicale entre nature et culture. L'opérateur de la coupure, c'est celui qui a la technique, qui maîtrise l'autre et peut l'assujettir en objet. C'est le récit issu du XIX^{ème} siècle et prolongée par les anthropologues du XX^{ème} : « l'outil est l'extension de la main. »

Notre livre en prend le contrepied : la technique appartient à tout le monde si vous habitez un lieu. La technique, c'est ce qui précède la technologie. Une araignée part de ce qui ne lui appartient pas : l'araignée se crashe, s'ouvre, (David mime) déglutit la soie, et il faut du vent pour la soie s'accroche que cela devienne de la technologie.

On a pris pour point de départ le travail de Fernand Deligny[1] avec les autistes : c'est le territoire qui vous appelle. Un autiste est appelé par toutes les sources et les chemins ancestraux, les chevêtres qui inscrivent dans la terre de la mémoire, ce que notre livre appelle la *géomémoire*.

La *géomémoire*, c'est ce qui se passe quand le corps est appelé par quelque chose qui ouvre une rencontre : on fait l'expérience quotidienne d'une condition humaine augmentée à la condition terrestre.

Deligny nous a ouverts, ainsi que La Borde[2], par sa manière de repenser l'institution : à La Borde, il n'y a aucun mur, aucune blouse blanche. Ce n'est pas pour des raisons idéologiques mais pour le soin. Le soin d'un psychotique, c'est le soin de quelqu'un dont l'émotion a été si flagrante de n'appartenir plus à la condition humaine que sa peur a été catastrophique. Il a donc dû refermer sur la catastrophe un vide et se scinder en deux pour l'oublier.

Qu'est ce qui fait que quand quelqu'un marche (David fait quelques pas) il ne s'adresse pas ? C'est parce qu'il veut voir s'il peut aller faire un transfert pluriel. Toute personne peut faire un transfert sur un humain ou sur un autre qu'humain, ce peut être simplement le fait de biner. Une fois, une personne venait tout le temps près d'un arbre et levait la tête. Un nid d'abeilles était dans l'arbre et c'était son seul contact ! Il a fallu lui donner cinq ruches pour qu'il puisse retrouver une activité souple, avec humains et autres qu'humains. Aujourd'hui il vous distribue son miel et peut vous le proposer. Sa vie a été de se lier avec une ruche qui devient sa famille et c'est par là qu'il peut devenir humain.

Une énergie multi-spécifique pour faire communs ou communautés de vies

David gé Bartoli fait un détour philosophique pour expliquer trois conceptions de l'énergie, dont une seule domine la société occidentale et qui polarise tout sur l'énergie productive et fossile pour le bénéfice de l'État-capital et non les relations potentielles sociales et écologiques qui émergent d'un territoire de vie. Une énergie multi-spécifique est l'agencement entre liens sociaux et liens entre humains et autres qu'humains qui développent des institutions potentielles ou des éco-fictions qui rendent compte des attachements formant commun.

Il y a trois valeurs pour faire de l'énergie d'après la conception aristotélicienne et dans ce cadre on peut dire que le capitalisme et l'État ont usé d'une seule et mis les autres de côté.

La première, c'est *l'energeia* : on prend de l'eau pour la force motrice, on utilise la force de travail

[1] Fernand Deligny, éducateur, auteur, cinéaste, est une référence en matière d'éducation spécialisée. Il a travaillé à La Borde, lieu de la psychiatrie institutionnelle fondé par Jean Oury, puis a fondé dans les Cévennes un lieu de vie pour les enfants autistes dont il a retranscrit les parcours ou « lignes d'erre ». Ses œuvres complètes sont publiées aux Éditions l'Arachnéen.

[2] La Clinique de la Borde (SE Clinique de Cour-Cheverny) a été fondée en 1953 par le docteur Jean OURY, neuropsychiatre de renommée internationale. Elle accueille 107 patients en hospitalisation complète, sous le régime de l'hospitalisation libre, et 30 patients en hospitalisation de jour. Elle s'est créée dans le grand mouvement de remise en cause de la psychiatrie après guerre.

des boeufs. C'est une force activée immédiatement, qui produit un résultat et qu'on capitalise.

La deuxième est celle que le capitalisme et l'État veulent nous faire oublier, la *dynamis* : l'énergie très puissante qui occasionne les révolutions, les grandes amitiés, les grandes émotions. C'est la mise en réserve d'une puissance qui à tout moment peut émerger – et qui est terrible et profonde. Quand Marx écrit : « un spectre hante l'Europe, c'est le communisme », le spectre est en fait la *dynamis*. Ce sont des forces humaines, émotionnelles, qui vont se réveiller et éclabousser les règles de droit, de convention de domination de l'État.

La troisième force, résiduelle dans nos musées, c'est l'*entéléchie*. Depuis la renaissance, l'Occident n'a cessé de nous submerger d'énergie. La seule chose qu'on nous ait laissée, c'est l'art : une œuvre qui existe pour elle-même, qui ne s'épuise pas et qui continue à vivre dans le regard de l'autre. On a confié à l'art, à la contemplation de la nature, qui nous donne une énergie, le rôle de nous « ressourcer », de manière marginale.

Qu'est ce qui fabrique une dynamique multi-spécifique ? C'est d'aller chercher toutes les ressources, qui vont forger des forces exceptionnelles, populaires, avec tous les êtres. Plus on va chercher dans la géomémoire (terme utilisé dans l'ouvrage *La condition terrestre*), dans les temps profonds, plus on gagne en puissance d'irruption.

C'est le sujet de notre premier livre, *Le toucher du monde*. Un monde advient dans son toucher, dans l'effleurement. Si je saisis, il n'y a plus de monde. Deligny, au bord de la mer, se rend compte que sa main va vers la nappe d'eau, et la caresse : il ne sait plus si c'est lui qui caresse ou si c'est l'eau qui l'a appelé. Il est sûr que c'est lui qui a été appelé : l'eau est ce commun qui peut resurgir dans l'émotion du toucher et dans celui aussi d'être touché. Le livre commence par cette nappe d'eau qui l'a appelé.

Deuxième ouvrage : La Condition terrestre

Le sujet du deuxième livre, c'est « comment inventer des institutions multi-spécifiques qui permettent à tous les habitants de prendre en charge positivement toutes les forces temporelles re-sourçantes qui sont sous nos pieds pour se libérer collectivement et devenir terrestres » ?

L'équipe de la clinique de La Borde, dirigée pendant 50 ans par le psychiatre Jean Oury, opère une distinction très importante. Lorsque l'on parle d'institution, il faut différencier trois types de relation que l'on a pour un

collectif pour faire commun : l'établissement, l'institution, le club.

L'établissement, c'est l'interface avec l'État ; l'institution, c'est ce qui fait vivre les relations qui ne peuvent pas être mesurées en termes administratifs et économiques, c'est l'équipe soignante avec tous les liens qui se tissent dans un lieu de vie partagé ; le club, c'est l'âme qui fait circuler les êtres, sans distinction entre soignant-es et soigné-es. Trois niveaux à bien négocier pour avoir les relations les plus fines possibles.

Toute notre réflexion sur l'institutionnel vient de là : comment trouver une enveloppe suffisante pour accueillir une intimité, qui fait que quand une réglementation de sécurité veut fermer votre squat, on peut négocier. Pendant quatre ans, des politiques nous ont couverts !

Concernant la construction de notre ouvrage, on a trouvé plusieurs lieux et luttes dans le monde qui mettent en route des institutions puissantes, capables de bouleverser les conceptions de la politique moderne. On a choisi six terrains, où l'on a déconstruit et repensé six enjeux de la politique moderne pour la dépasser, du XVIème siècle jusqu'à aujourd'hui. Le premier, c'est « l'engagement terrestre » : une politique animique, et pas seulement sociale et citoyenne car nombre de vivants et de personnes ne sont pas citoyens : enfants, certaines femmes dans le monde, certains handicapés, fous, et tous les êtres vivants autres qu'humains et qui pourtant habitent et font un territoire de vie. Qu'est-ce qui nous anime ? Peut-être des spectres, des maisons habitées, des puissances chthoniennes étranges, des vents qui nous rendent un peu fous.

On n'est plus seulement des personnes humaines, mais des personnes terrestres, des chimères par nos liens avec les autres qu'humains ou ancêtres. Il s'est passé quelque chose de formidable à la ZAD de Notre-Dame des Landes : à force d'habiter, ils sont devenus plus qu'humains. Déjà, ce n'étaient pas des hommes patriarcaux, soumis à la logique unique de genre : tout le monde s'appelait Camille pour éviter d'être assigné·es par des journalistes ou des flics.

Enfin, on n'était pas seulement dans un combat

« pour » une espèce à défendre, comme une extériorité, mais « avec » les autres qu'humains : « on va sauver le triton ou l'instrumentaliser juridiquement ». Non, ils ont ramené le triton en cohabitation, dans les défilés. Et tous ces êtres vivent ensemble un territoire de vie : le bocage. Ainsi est née la personne-chimère, terrestre : Camille-Triton-Bocage.

De même que dans les combats contre les bassines on est loutre ou outarde ! Donc, à la ZAD, tout le monde sait qu'il est à la fois Camille et triton. Ça, vous ne pouvez pas le faire dans n'importe quel milieu : là-bas, c'est le bocage et petit à petit, on devient le lieu. Les gens qui luttent aujourd'hui se nomment Soulèvements de la terre parce qu'ils savent qu'ils luttent avec toutes ces forces.

Lors d'une rencontre autour des Reprises de terre à Notre-Dame des Landes, il s'est dit que 60% des agriculteur·rices vont prendre leur retraite. Donc deux forces vont se positionner : les fermes usines d'État française et industries liées aux énergies, et face à eux des gens investis dans la permaculture sur la ZAD proposent de reprendre autrement les terres.

En discutant avec eux, on s'est rendu compte que chacun·e sur son territoire avait inventé une micro école : école de la boulange, école de la philo, école de la permaculture, école des tritons ! On a décidé de revenir l'année suivante et de proposer des reprises des savoirs situés dans des milieux de vie et pris en charge par un collectif : « www.reprisesdesavoirs.org.

C'est l'idée de faire des « écoles-territoires » où il s'agit non de construire des écoles républicaines sur un territoire administré

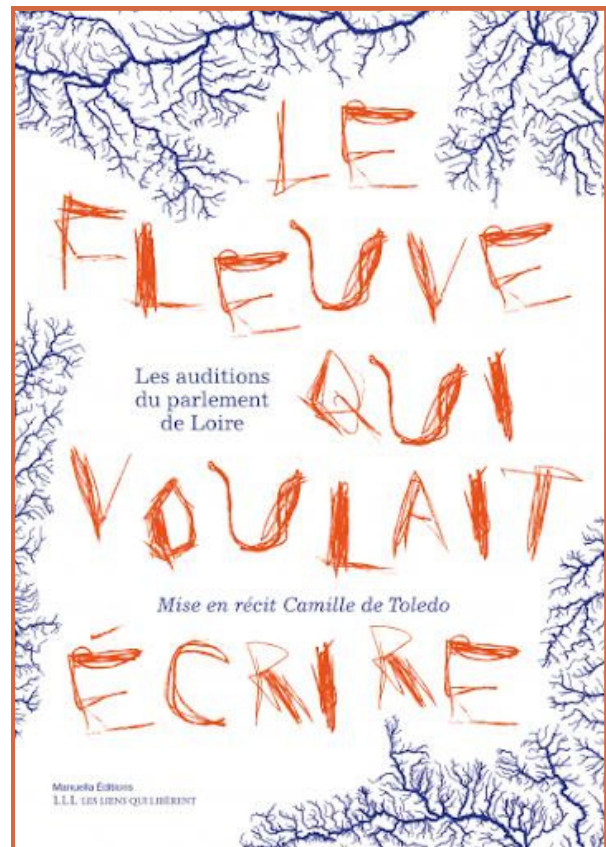
par l'État, de manière « déterrestrée » et où les élèves sont comme anonymes et sous la tutelle d'un enseignant, mais que ce soit le territoire qui fasse école, que ce soit le territoire de vie, le commun à partager, non la chose publique confisquée par les pouvoirs publics, et que tous les habitant-es co-apprennent à habiter en communs (en eau, en air, en plante, en animal, en ancêtres, en esprits..) : pour « réveiller les esprits de la Terre », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Barbara Glowczewski.

Le Parlement de Loire

L'une des raisons pour lesquelles j'ai été invité ici, c'est l'initiative du « Parlement de Loire ». Un drôle de bonhomme un peu coquin et philosophe de son état, Bruno Latour, a constaté qu'on n'avait fait que des Parlements des humains, sans tenir compte des autres qu'humains, vivants, machines ou agencements socio-techniques. Il s'est demandé : « Est-ce qu'on ne pourrait pas faire un Parlement des choses qui visibilisent tous les liens d'un même territoire ? » Alors, Camille de Toledo, lors d'une résidence, a mis en place avec le Polau, une série d'auditions entre 2019 et 2020. Et c'est ce qui s'est passé avec la Loire : faire de la Loire un commun, un territoire vivant (et non plus une administration hors sol pour les seuls usages et intérêts humains voire capitalistes) et un futur sujet de droit.

La Loire, c'est aussi nous, dans le contexte qui est le nôtre, la Touraine, qui a été capitale de la France pendant longtemps. Nous avons été le territoire de jeu de la royauté et de ses normes administratives pour forger du pouvoir sur la population (locale) : la langue française est une langue d'État, royale, imposée à tout le peuple. Chez moi, en Corse il y avait cinq patois et d'un bout à l'autre de l'île on ne se comprenait pas !

Est-ce qu'un lieu de vie peut devenir une personne ? C'est toute la différence avec les communs, sur lesquels nous avons travaillé longtemps avec Sophie. Nous avons changé de braquet en posant la question de la personne. Pourquoi ? Parce qu'un commun, c'est encore souvent de la gestion, de la ressource, un objet qu'on peut manipuler pour des fonctions citoyennes et sociales. Jamais ils ne vivent pour eux-mêmes, habitants et leurs conditions matérielles et immatérielles d'un milieu de vie. Pour autant, un lieu a souvent un nom, et donc une vie. On n'est pas indemne du lieu. Quand il vit avec vous, vous pouvez le renommer. En faire une personne, ça veut dire que vous donnez à l'ensemble des existants une force d'intention et une force révolutionnaire. Cette force contamine les espaces.



Donc, est-ce que Loire peut devenir un sujet, pas simplement « la Loire » qu'on perçoit toujours comme un objet et une gestion ? À partir de là, on peut se dire Ligérien plutôt que Blésois ou Tourangeau, on peut nommer un peuple de Loire. Bruno Latour nous a confronté à cela dès le premier jour : « quel peuple il y a ici » ? Depuis deux ou trois ans, on se demande où est ce peuple ? Il y a deux ans, on a commencé avec le collectif « vers un parlement de Loire » une remontée de Loire en bateau, de Nantes à Orléans, pour demander : « est-ce qu'il y a un peuple de Loire ? » En 2021, on nous demandait « c'est quoi ce truc ? » Et en 2023 les gens nous attendaient sur les rives. Ils ont commencé à parler. On en est arrivés au point où même le responsable de Mission Val de Loire (qui couvre 350 km) ne savait pas que les gens vivent depuis cinq cents ans avec les crues juste à côté d'Angers ! Ils habitent sur des tertres, ont des systèmes de régulation hydraulique dans l'île, des systèmes de solidarité pour emmener les enfants à l'école lors des crues. Pendant deux ans, la Loire n'a pas débordé, et ils ont été en souffrance, parce qu'ils perdaient leur singularité !

D'où ça vient ? Quand il a fallu stabiliser la Loire pour la bourgeoisie, les gens désargentés se sont installés près des eaux. Et on ne le savait pas alors qu'ils sont là depuis cinq cents ans ! Loire draine ces histoires, et ce n'est pas du patrimoine immatériel strictement humain, mais du patrimoine de solidarité autour de la crue, donc du commun qu'est l'eau, le fleuve. Une nécessité fait culture : l'eau accueille les personnes liminaires, les pauvres, aujourd'hui des migrants, et aussi des homos qui se draguent. J'ai vu des femmes cueillir les fruits des cerisiers sauvages pour subsister et améliorer les fins de mois— tout cela fait un lieu interstitiel. Ce sont des formes qui renouvellent un territoire.

Il faut vivre avec ces forces-là. On les accompagne, on s'interroge sur ce qu'est un territoire de Loire et s'il peut donner de la vie. Ce n'est pas simple !

Des expériences pour re-faire territoire commun, pour ré-habiter nos milieux de vie, fleurissent.

Marcher depuis la nuit des temps

Depuis quatre ou cinq ans, parce qu'il y a le Parlement de Loire, je suis invité un peu partout pour imaginer comment habiter autrement nos milieux de vie et on me propose des choses que je n'aurais jamais imaginées auparavant.

Dans dix jours, début mai, des personnes qui étaient dans l'art vivant dans les années quatre-vingt organisent une marche. Ils ont rencontré un grand paléontologue, Jean-Michel Geneste, qui ne savait pas à qui transmettre son savoir hors de l'université, alors qu'il est le grand spécialiste des grottes de Chauvet et Lascaux. Ils ont imaginé une marche de 450 km entre Chauvet et Lascaux : « Marcher depuis la nuit des temps ». Quelle est à la géo-mémoire à partir de laquelle on refait territoire ? Comment retisser des pratiques sociales en lien avec l'écologie de nos milieux ? Cela dure sept semaines, avec une semaine de repos. J'ai été invité l'année dernière un week-end pour parler avec des personnes ayant des pratiques alternatives

– agricoles, etc. – à 40 km à la ronde : travailler autrement la terre, vivre des solidarités actives... On a pris un week-end pour ça, entre art, solidarité, permaculture.

La compagnie d'art vivant fait ça pour tâter le terrain, repérer les forces existantes. Certains valorisent l'artisanat dans un mouvement qui ne se résume pas à la production, mais qui est attentif à tout le chaînage culturel : quand on travaille la corne, on soigne une bête et ses cornes, on soigne la relation animale, on soigne l'artisanat.

Marcher depuis la nuit des temps, c'est imaginer une fabrique du sensible depuis les territoires de vie traversés qui prennent en compte différentes temporalités : sociales, écologiques, préhistoriques, géologiques, climatiques... C'est sensiblement savoir habiter les temps qui nous habitent, humains et autres qu'humains, c'est savoir habiter la Terre en communs.

2.3. La parole en « habits du dimanche »

C'est à un moment particulier que convie l'équipe de la MPOB à la fin de cette visite apprenante : que chacun prenne la parole, pour exprimer son ressenti, dans la pleine conscience d'une parole « en habits du dimanche » pour reprendre les mots de Caroline Darroux. Il est précisément fait appel à nos mots, soigneusement choisis, mais aussi à notre rythme de parole, à notre écoute, à nos corps, pour dire si, comment et pourquoi ces deux jours particuliers dans le Morvan nous ont transformés.

Cette parole a été intégralement retranscrite par Alice Margotton, de l'équipe de la MPOB. Nous avons choisi ici d'en garder des extraits, un florilège de « choses dites, choses entendues » en respectant l'anonymat qui était la règle de l'exercice et en gardant autant que faire se peut le caractère oral.



« Je suis augmenté par ces rencontres et au regard de mon travail, je suis rassuré, rassuré, rassuré. Parce que j'ai plus de forces pour... ne plus être la tête baissée et dans des rites qui perpétuent une soumission ».

« Dans cette visite peut-être davantage que dans d'autres, on est allé dans le personnel, dans l'intime, dans ce qui remue. Je me méfie de l'idée de transformation, parce que ça implique d'abord qu'on en a besoin, ensuite, que la transformation est forcément bonne. Ce que ces deux jours m'ont donné, c'est plutôt un renforcement ».



« C'est le partage des intimités, qui émeut déjà beaucoup et renforce l'envie de continuer l'action, quelle qu'elle soit. Et puis l'écoute, ça reste des moments de parenthèse que tu nous offres et que l'on s'offre tous. Les droits culturels, je crois que je les comprends un peu mieux après ces deux jours. Ça me donne la force de

porte-parole, la richesse que je vois sur tous les territoires, les projets des uns et des autres. Ça m'a peut-être plus qu'avant donné envie de le faire de manière rebelle, mais pas dans l'agression, ou dans la rébellion, ou dans la confrontation, mais avec la tête haute, sans avoir peur de qui je suis et qui je représente. J'ai l'impression d'être plus confiant et capable de le faire ».

« J'ai vécu ça comme une pause dans notre quotidien d'action, un temps de réflexion sur le sens de nos actions, de ce qu'on fait, ce qu'on porte, et des postures qu'on peut avoir. J'ai un exemple très concret, je parle souvent des territoires ruraux évidemment en territoire urbain. J'aime bien raconter qu'il y a un éleveur, ses vaches sont belles, il les élève à la main, il leur fait écouter de la musique. En tant que bobo, c'est magnifique, c'est ça la campagne. Mais à côté, depuis peu, j'écoute aussi de jeunes éleveurs qui mettent de la mécanisation. Et tu te dis c'est mal, les machines à l'intérieur. Mais les vaches, il les connaît, il les regarde, il sait quand elles ont mal. Donc, c'est aussi sortir de nos postures où on veut raconter un récit qui nous conviendrait, mais plutôt être à l'écoute. »



« C'est un peu compliqué pour moi parce que je suis d'une autre génération, j'ai vécu 68, j'ai vu tout ce qui était du développement de la culture populaire être abandonné par la gauche. J'avais les mêmes idées, je les ai toujours, mais je sais le temps qu'il faut pour faire les choses. Et le temps, c'est aussi le poids des choses. C'est comme ça qu'on peut arriver à faire une toute petite chose qu'on avait prévue, mais qui est essentielle, parce que c'est celle-là qui témoigne pour les autres que c'est possible ».



« Ce avec quoi je repars c'est un peu plus d'espoir, notamment par rapport à ce qui se vit vraiment à la MPOB. C'est un lieu que je découvre pour la première fois. J'ai beaucoup été touchée par la bienveillance des équipes, cette simplicité avec laquelle on peut vivre les choses. Et moi là, je traverse une période où je n'ai plus beaucoup d'espoir dans le milieu culturel et voilà, je repars avec ça. »



« J'ai envie de partager un mot qui est dans mon esprit souvent, c'est l'improvisation. L'improvisation est une ressource culturelle très ancienne, peut-être la plus ancienne. Le monde culturel est peut-être trop tombé dans ce qui est déjà écrit, dans un avenir qui est très incertain. Accepter le défi de réagir de façon créative, ce peut être source d'espoir. »



« Je suis transformé parce que je me suis posé beaucoup de questions par rapport au territoire. Moi depuis que j'ai 3 ans, je n'ai vécu qu'en Limousin. Mais je suis né dans la Loire, au-dessus de la Loire, un endroit où les derniers liens familiaux se sont éteints il y a quelques années. Cet endroit reste important. Ne pas être né dans le territoire que je ne quitte plus depuis mes trois ans n'est pas anodin. Je ne parle pas la langue, je ne suis pas d'une famille qui parle la langue.



C'est très constitutif de mon rapport à la culture populaire. Ça m'oblige à réfléchir sur cette implantation sur un territoire, très jeune, qui reste une transplantation. »



« Moi, je suis née dans le Limousin. Quand on est arrivés ici, on avait peur que ce soit un peu trop intellectuel. C'est drôle de voir comment on crée un chemin entre deux mondes qui sont à l'opposé, on se rend compte que c'est un chemin très long. Il faut apprendre à connaître l'autre, et on repart avec une envie très présente qui se solidifie : aller vers les habitants. On est déjà dans cette thématique de donner la parole aux habitants, même si on est une structure culturelle qui revendique l'envie de transmettre les traditions, on ne peut pas faire ça tous seuls ».

« Moi, je viens de la Martinique. L'ancrage territorial, c'est compliqué. Pour être de chez moi il faut être Noir mais personne de chez moi n'est Noir. Il y a un monde de gens qui n'ont pas de territoire, qui n'ont pas d'ancrage, qui viennent d'un monde qui n'existe pas. Moi, le territoire que je cherche est humain, c'est la porosité de la relation à vous. Parce que moi je me sens intime avec vous, comme Aline regarde l'araignée qui ne sait pas qu'elle la voit^[1]. J'habite dans une ville qui ne sera jamais la mienne, je ne serai jamais de nulle part. Alors comment on fait ? »



« Je suis traversée par les mêmes questions parce que je ne sais pas répondre à la question "d'où viens-tu ?" Avec ma sœur, on partage cette réflexion parce qu'on déménage tous les six mois, on essaie de nouveaux territoires, des gens avec qui on va bien s'entendre, des espaces qui ressemblent à là où on a grandi. Je ne sais pas si on va trouver un jour un "chez nous" mais ce qui est intéressant c'est le chemin. Ma sœur est comédienne, réalisatrice, elle a une compagnie de théâtre, et elle mène aussi ce chemin de réflexion : "Qu'est ce qui nous lie au lieu, qu'est-ce qui nous lie aux gens ?" À un niveau très différent de recherche en géographie, je le fais aussi. Aujourd'hui, cette rencontre confirme l'envie de travailler avec ma sœur, je ne sais pas comment mais c'est sûr que c'est ce qui fait sens ».

« L'Europe ancienne n'est pas faite de gens qui sont là depuis des millénaires. Des peuples sont là depuis des millénaires mais ils sont traversés de gens qui se déplacent et ce nomadisme est oublié. Tu en fais partie de cette histoire mobile. C'est faux de dire que les gens étaient enclavés : c'est vrai que sortir du Limousin en hiver c'est difficile, mais il y a les colporteurs et les voyageurs, les joueurs d'orgue qui venaient des Abruzzes. C'est le sel de la vie, l'étranger ou l'apatride, c'est aussi ça qui fait vivre le monde, on ne peut pas être que de ce coin, ça finit comme le crétin des Alpes. »



« Mais moi je ne veux pas être l'étranger, je ne veux pas être l'altérité. »

[1] Cela fait allusion aux récits de relation particulière avec un non humain de la première séquence du matin.

« Moi, je ne suis pas un peuple, je ne suis pas les Soudanais, je ne suis pas les Italiens qui jouent du violon, je suis rien, je suis juste moi. Ils étaient juste eux. Oui, mais ils avaient une culture. Moi, j'ai un serveur d'ordinateur. Tous les mecs qui ont des ordinateurs dans des bureaux c'est mon peuple, en fait. Mais quand est-ce qu'ils vont le savoir ? »



« Ce qui m'a un peu transformée – c'est difficile de me transformer parce que je suis sûre d'avoir toujours raison – c'est là où j'ai des espaces vides et du mal à les remplir. Un espace vide, ça nous empêche d'agir, on voit qu'il faut aller là mais y'a pas de pont. Là, ce n'est pas un pont mais des pas chinois. Et là où il faut aller, c'est lié à des choses dans le passé que je n'ai pas connues mais que j'entrevois, c'est la capacité à comprendre ce que disent les oiseaux, c'est la compréhension de ce que va devenir l'arbuste dans 85 ans parce qu'on l'a plié d'une certaine manière. Les gens, ils le savent mais ils ne le disent pas.



C'est aussi la poésie, les chants qui racontent le mélange entre les humains et les autres, et on sent que c'est porté par une culture qui n'est pas que sociocentrée. Mais la difficulté c'est de le rendre audible, dans mon monde de quelqu'un qui est né ici, pas non plus d'une culture très claire : ça dépolitise de ne pas être sociocentré dans mon monde d'ouvrier. Moi je cherche ce pont, cette expérience de gens qui ne sont plus là pour en parler, avec la possibilité d'une politisation qui n'est pas sociocentrée dans nos territoires. Et j'ai quelques pas chinois qui sont apparus. »

« Il y a une petite chose que j'ai vécu le 1er novembre en Limousin, c'est la question de la mort. Des gens qui vivent en communauté humaine, avec d'autres se posent la question de comment prendre en charge la mort. Une personne venue des Pays-Bas est venue habiter là. Elle a le cancer et se demande comment ça peut être pris en charge dans ce cadre. Une des jeunes femmes est partie six mois à Orléans pour devenir conseillère funéraire, ce qui a permis à la communauté de prendre en charge ses morts, avec Samhain, une fête des morts.

La personne (atteinte du cancer, NDLR) a formulé un dernier vœu : "La relation que j'ai eue avec mes chèvres est qu'elles m'ont nourrie toute ma vie, et donc il faut que ces chèvres se nourrissent de moi". La conseillère funéraire a pris ça en charge. La crémation nous échappe mais la communauté a pris quelques boulettes de ses cendres qu'ils ont donné à ses chèvres.



Maintenant la conseillère funéraire conseille le village pour faire quelque chose avec les cendres. Un lieu l'avait toujours inquiétée, la croix des femmes mortes. Elle a enquêté, en visitant les cimetières, elle a tramé une histoire des morts qui habitent les lieux. Ça a permis de les réhabiliter, nous avons dansé sur une playlist que nous avons offertes à nos morts, c'était très joyeux et ça fédère. »



« Juste exprimer la qualité de l'accueil reçue ici : il y a ce qu'on travaille, et toute ton équipe, au sens large, on a senti qu'on était désiré-es et ça change tout, parce qu'on ne regarde pas les choses de la même manière et on ne les exprime pas de la même manière donc merci de nous avoir désiré-es. »

« Pour savoir ce qui s'est transformé je compterais un peu sur le temps et j'aurai plaisir à vous recroiser dans d'autres contextes. Je compte que la transformation se fasse personnellement mais aussi que ça se transmette là où j'agis, et que ça puisse respirer comme ça. La question du territoire, de l'identité, des zones d'ombre et de la fragilité des certitudes ».



La rencontre s'achève par des remerciements bien plus émus que formels, et un poème de René Char, *Qu'il vive*, dédié par Jean-Yves Pineau à Marion :

« Dans mon pays, les tendres preuves du printemps et les oiseaux mal habillés sont préférés aux buts lointains.

La vérité attend l'aurore à côté d'une bougie.

Le verre de fenêtre est négligé.

Qu'importe à l'attentif.

Dans mon pays, on ne questionne pas un homme ému.

Il n'y a pas d'ombre maligne sur la barque chavirée.

Bonjour à peine, est inconnu dans mon pays.

On n'emprunte que ce qui peut se rendre augmenté.

Il y a des feuilles, beaucoup de feuilles sur les arbres de mon pays.

Les branches sont libres de n'avoir pas de fruits.

On ne croit pas à la bonne foi du vainqueur.

Dans mon pays, on remercie. »



Entre nous soit dit – le podcast :

<https://mpo-bourgogne.org/2024/07/18/entre-nous-soit-dit-le-podcast/>

Le projet Coudrier

- Le projet Coudrier, recherche participative à l'échelle locale pour répondre aux enjeux liés à l'eau et au changement climatique : <https://grandsite-bibracte-morvan.fr/fr/la-gestion-de-la-ressource-en-eau>

Autour de la notion de Communs

- Droits culturels et Communs, webinaire de l'UFISC (2019) : <https://www.youtube.com/watch?v=IDPsf0sOK88>
- A la découverte des Communs (en 3min). Vidéo de l'AFD (Agence française de développement) : <https://www.youtube.com/watch?v=CXwNNLPQEuM>
- La plateforme multimédia ouverte et collaborative Remix The Commons, pour découvrir une grande diversité de ressources sur les communs : <https://www.remixthecommons.org/fr/>

Ressources issues du récit de David gé Bartoli

- Les batailles nocturnes. Sorcellerie et rituels agraires en Frioul (XVI-XVIIe siècle)*, de Carlo Ginzburg. Le Monde alpin et rhodanien, 1981.
https://www.persee.fr/doc/mar_07584431_1981_num_9_2_1132_t1_0156_0000_5
- Jean Oury et la clinique de la Borde, vidéo extraite de l'émission Carte Blanche, FR3 : <https://sites.ina.fr/educateur-specialise/focus/chapitre/4/medias>
- La Borde ou le droit à la folie*. Documentaire. Réalisé et écrit par Igor Barrère. France • 1977. A voir ici : <https://www.youtube.com/watch?v=iDh6mMTqQRQ>
- Présentation de l'ouvrage *Réveiller les esprits de la terre*, de Barbara Glowczewski (éditons Dehors, 2021.), en vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=pWnvræftAY>
- Carnet Vers un parlement de Loire, POLAU-pôle arts & urbanisme : <https://polau.org/methodes-ressources/publications/carnet-vers-un-parlement-de-loire>
- Les auditions du Parlement de Loire (en vidéo) : <https://www.youtube.com/playlist?list=PL7yOrl7wpfTOL-sryaG85S3mN34vPHb0U>
- Sur l'ouvrage *La Condition terrestre*, cet article de Reporterre : <https://reporterre.net/Les-indigenes-sont-les-revolutionnaires-de-notre-temps>

Bibliographie sélective de romans et essais (orientés science-fiction) inspirants et que l'on peut relier à la thématique de l'atelier « Contes et science-fiction » et plus globalement à celle de la visite (elle avait été communiquée en amont aux participant-es) :

- Kim Stanley Robinson : *Le Ministère du futur*, 2023, Bragelonne SF (roman - entre autres)
- Vinciane Despret : *Habiter en oiseau*, 2023, Actes Sud (essai)
- Emmanuel Dockès : *Le projet Myrddinn*, 2021, éditions du Détour (roman)
- Donna Haraway : *Le manifeste des espèces compagnes : chiens, humains et autres partenaires*, 2019, Flammarion et *Vivre avec le trouble*, 2020, Éditions des mondes à faire (essais)
- Alain Damasio : *Les Furtifs*, 2019, La Volte (roman)
- Ursula Le Guin : *Les Dépossédés*, 1975, Robert Laffont (roman - entre autres)
- Pierre Boulle : *La Planète des singes*, 1963, éditions Julliard (roman)
- Iain Banks : *Le Cycle de La culture*, 1954 – 2013, Le livre de Poche (série de romans)
- Isaac Asimov : *Le Cycle de Fondation*, 1951 - 1993, Folio SF (série de romans)
- Stephen Markley : *Le Déluge*, 2024, Albin Michel.

Cette visite apprenante a été co-organisée par l'**UFISC** et **La Maison du Patrimoine Oral de Bourgogne**

L'UFISC conduit depuis plus de 10 ans un travail approfondi sur la thématique **culture et ruralité**, en coordination avec plusieurs de ses membres et en lien avec différents partenaires.

Dans le prolongement de ces travaux, l'UFISC conduit une démarche participative autour de l'accompagnement des projets culturels de territoire, en ruralité.

Dans ce cadre, deux formats d'action sont régulièrement proposés :

- **les visites apprenantes**, co-organisées par l'UFISC et une structure accueillante dans une logique d'apprentissage de pairs à pairs et d'activation de l'intelligence collective autour des problématiques territoriales vécues ;
- **les rencontres territoriales**, qui visent à soutenir une dynamique locale à travers l'organisation d'une journée d'interconnaissance et de partage d'expérience.

Synthèses des précédentes visites apprenantes :

- Visite apprenante #1 - **L'ingénierie culturelle partagée**. *Quels moyens et articulations entre collectivités et acteur·trice·s pour une ingénierie culturelle partagée ?*
- Visite apprenante #2 - **La participation**. *Comment renforcer et diversifier la participation des habitant·es ?*
- Visite apprenante #3 - **Inter-territorialité et coopération**. *Quelle approche du territoire comme commun culturel ?*

Synthèse des rencontres territoriales :

- Rencontres territoriales « **Culture et dynamiques citoyennes en milieu rural** ».
- Rencontres territoriales « **Cultures, économie solidaire et ruralités** ».
- Rencontres territoriales « **Culture et dynamiques citoyennes en milieu rural** ».

Pour en savoir plus sur la démarche, découvrir des ressources, outils et méthodologies à l'intention des porteur·euses de projets culturels en milieu rural,
rendez-vous sur le site Culture et ruralité.

[**www.cultureetruralite.fr**](http://www.cultureetruralite.fr)

Rédaction : Valérie de Saint-Do
Mise en page : UFISC
Publication : Octobre 2024



LE DISPOSITIF LOCAL
D'ACCOMPAGNEMENT DE L'ESS
CENTRE DE RESSOURCES CULTURE

AVEC LE SOUTIEN DE



BANQUE des
TERRITOIRES

